

MATRIARCAT BASQUE

La population de la France possède des marqueurs génétiques typiquement basques. Ce qui signifie que la population paléolithique de la France était génétiquement parlant "basque". Ce qui permet de déduire que cette population devait logiquement partager une mythologie similaire et parler des langues similaires. Elle aurait été progressivement assimilée par les vagues d'envahisseurs patriarcaux indo-aryens, comme les celtes, les romains, etc.

La christianisation tardive, dans ces parties éloignées des voies d'accès romaines, a pu être la cause de la survivance de la religion basque primitive, jusqu'à des stades très tardifs, en comparaison avec le reste de l'Europe. Preuve de cela, les restes de sites païens dans les contreforts de l'Aralar encore dans le XIII^e siècle. Étant donné ceci, il n'est pas étonnant que la Déesse Mari ait survécu jusqu'à nos jours, bien que dans beaucoup de cas elle a été démonisée par l'Église. La société et la mythologie tourne autour de la Grande Mère Mari.

On retrouve des vestiges du matriarcat dans l'ancien droit coutumier Basque :

- Le mariage à l'essai (concubinage), qui provoquait la colère des curés,
- L'héritage et la parenté sont transmis par la ligne féminine,
 - La propriété immobilière et foncière se transmet exclusivement de mère en fille.
 - Seul le bétail se transmet de père en fils.

La femme sacerdotisée

La considération dans laquelle les anciens basques ont eu envers la femme a influencé le rôle fondamental qu'elle a effectué dans les différents aspects de la vie familiale. La mère-femme basque incarne la déesse Mari dans le foyer, et est appelée *etxeakoandre*, ou *etxeakoandere*. Elle est le principal ministre du culte domestique. Elle pratique, en effet les actes cultuels, comme offrir des lumières et des produits alimentaires aux défunts de sa maison, de bénir les membres de sa famille une fois par an, endoctriner à tous dans le devoir de maintenir en communion avec ses ancêtres. L'*etxeakoandre* ou la Dame de la maison est celle qui représente la maison, présidant ainsi les actes et les cérémonies sacrées comme la sépulture. Lorsqu'il n'y a aucune femme de la famille qui peut assister à de tels actes, elle est remplacée par la *andereserora* (Dame *soror* en euskera), qui est comme sacerdotess du voisinage, celle qui représente les *etxeakoandre* ou les ministres du culte domestique. Ceci avait contribué à élever le respect et la considération dans laquelle était tenue la femme. C'est pourquoi dans beaucoup de cas elle était instituée héritière de la maison avec une préférence à ses frères. Exemple de l'importance de la femme dans le sacerdoce païen sont les rites qui sont encore conservés dans des lieux comme Urdiain (Navarre) : lors des deux solstices les femmes parcourent le village en formant des cercles autour des feux, et en chantant des couplets en l'honneur de l'*Eguzki Amandrea* (Grand-mère Soleil).



← Ferme basque, foyer de la famille et d'où est la Dame (Etxekoandre)

L'*etxe* (maison) basque est radicalement & absolument matriarcal, parce qu'il est à la fois le temps & l'espace de communion, des vivants & des morts, demeure & sépulture, temple & cimetière & lieu de vie (procréation & naissance) & décès (enterrement & commémoration).

Mari, la déesse mère



Le personnage principal de la mythologie basque est Mari, divinité féminine, qui représente "la nature". Lui est associé la divinité mâle *Sugaar*, représentation des colères du ciel, tonnerres et orages. Parmi les primitives déesses-mères européennes, elle est la seule qui est arrivée jusqu'à nos jours. Elle est le personnage mythique le plus significatif des traditions basques, étant la Dame de tous les génies telluriques.

← illustration de la déesse Mari par l'anthropologue Josu Goñi

Mari vit sous terre, normalement dans une caverne en haute montagne, où elle et son amant *Sugaar* se rencontrent chaque vendredi (la nuit de l'*Akelarre* ou le rendez-vous des sorcières) pour concevoir des orages qui apporteront la fertilité à la terre et au peuple. On dit que Mari est servie par une cour de *sorginak* (sorcières). Son culte est déterminant pour la fertilité-fécondité, elle emmène la pluie ou la grêle (mauvais temps). De ses forces telluriques dépendent les récoltes, dans l'espace et le temps, la vie et la mort, la chance, la tolérance et le malheur.

La religion basque originelle est centrée sur la Déesse Mari, la créatrice, la Grande Mère qui enfanta le monde. Contrairement aux dieux des religions patriarcales, Mari ne punit pas, on est libre d'avoir ou non des relations avec elle. Ce qui veut aussi dire que les catastrophes naturelles ne sont pas interprétées comme des châtiments. Étymologiquement, son nom signifie «celle qui donne», il est formé par le radical verbal *-ma-* signifiant *donner* et le suffixe *-ari* qui indique une activité (*Lanari* → travailleur).

Il est difficile de croire qu'une déité si importante, seule divinité réellement connue des Basques avant la Chrétienté (avec son amant), ait un nom dérivé de Marie l'icône chrétienne. De toute façon, il est bien évident que la proximité dans les noms a pu aider à fondre le culte païen de la déesse Mari dans une vénération chrétienne de la Vierge Marie. De nos jours, à chaque fin de messe au Pays basque, le dernier chant liturgique est toujours donné en l'honneur de la Vierge Marie.

Voici les commandements de Mari aux humains

1. Ne vole pas
2. Tiens ta parole
3. Aide celui qui est dans le besoin
4. Ne cherche pas la gloire/les honneurs (ne te vante pas)
5. (hélas manquant)

Un autre personnage fondamental de la mythologie est *Amalur* littéralement «Mère Terre». Le radical *AMA-* signifie *mère*, et dérive du radical verbal *-MA-*, qui on l'a vu signifie *donner*; alors que *LUR* signifie *terre*. *Amalur* est souvent assimilée à Mari, mais elle est parfois considérée comme sa fille. Dans la mythologie basque on considère la terre *Lur* comme étant la mère du soleil (*Eguzki*) et de la lune (*Ilargi Amandre*), elles aussi féminines, et surnommées "grands mères". Lorsque la lune monte à l'orient, on lui dit : « *Ilargi amandrea, zeruan ze berri ?* » « *Lune grand-mère, quoi de neuf dans le ciel ?* »

Sugaar est le principe masculin, amant de Amalur, on connaît hélas fort peu de choses à son sujet. Si ce n'est son rôle d'amant d'Amalur, et que son union avec elle est à l'origine de la pluie et des orages. On peut présumer qu'il est associé au ciel. Cela rappelle les traditions amérindiennes: «*Ma mère la Terre, mon père le Ciel*».



Lauburu basque, gravé dans la pierre.

Sugaar est habituellement représenté sous la forme d'un serpent, symbole phallique probable, inscrit dans un *lauburu* (litt. quatre têtes) une sorte de croix gammée. On notera le suffixe -AR marquant le caractère masculin.

La recherche sur la symbolique originelle laisse entrevoir quelques hypothèses, qui amènent parfois à une période précédant la christianisation de la contrée, qui fut longue et chaotique, étant donnée la configuration encaissée du relief pyrénéen et conservatrice des populations rurales. Camille Jullian désigne **les XVe et XVIe siècles comme le début de la période à laquelle le catholicisme s'est imposé au Pays basque**. La nouvelle religion aurait alors amplifié l'utilisation d'un symbole plus ancien.

Suivant les auteurs, le symbole fait initialement référence au cycle de la vie, à la rotation du soleil, du ciel et de la terre, qui sont des hypothèses d'une création antérieure à la christianisation.

Akelarre (sorcellerie)



Akelarre, tableau de Goya.

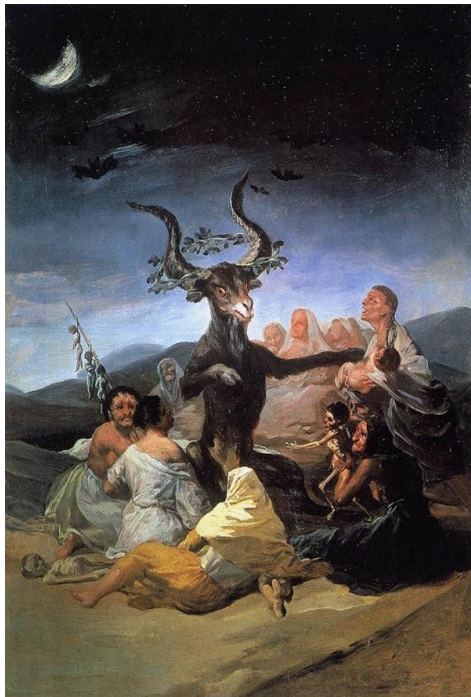
Akelarre (du basque *aker* : « bouc » et *larre* : « lande »), est le terme basque pour désigner l'endroit où les sorcières (*sorginak* en basque) célèbrent leurs réunions et rituels, ainsi qu'un lieu de la mythologie basque (lieu des amours des divinités Mari & Sugaar). Les légendes leur donnent un rôle d'assistantes (ce sont très fréquemment des femmes) à la déesse Mari. *Sorgin* (sor + gin créatrice/-teur) se traduit en français par sorcière. La *Sorgina* étaient à l'origine une sorte de shaman, de femme-médecine.

Rituel



Dans la nuit du vendredi dans un lieu appelé souvent *Akelarre* ou *Eperlanda* (près de la perdrix), les *sorgiñak* célébraient des rites magico-érotiques. Lors de ces célébrations, les cohortes de sorcières vénéraient généralement un bouc noir (*akerbeltz* en basque), auquel le christianisme a associé le culte de Satan, afin d'obtenir des richesses et des pouvoirs surnaturels. Un des *akelarre* les plus connus est celui célébré dans la grotte de Zugarramurdi (Navarre). On donna au rite le nom du lieu où il se célébrait. *Akelarre* est le nom du pré situé devant la dite grotte.

← Grotte où se déroulèrent les *akelarre* à Zugarramurdi.



Aker ou *Akerbeltz* est une divinité souterraine ressemblant à un bouc, capable de commander une foule de génies et de déclencher des tempêtes dans la mythologie basque. *Aker* signifie « bouc » en basque. Au bouc étaient associées des notions de pouvoir et de protection sur les animaux d'élevage. Dans de nombreuses maisons, on conservait un bouc noir (*Akerbeltz*) afin d'assurer une protection de l'ensemble du bétail.

Avec le christianisme, *Aker* est devenu une représentation du diable. *Akelarre* (lande du bouc) est le lieu où se déroule le sabbat. *Aker* était le maître de cérémonie dans ces soirées orgiaques avec les sorcières (*sorginak*). Il est associé au diable. Les grands procès de sorcellerie qui eurent lieu aux XVIe et XVIIe siècles en Labourd, et à Zugarramurdi, ont permis de définir (et dans une certaine mesure, de créer) les conditions du culte réel ou supposé d'*Akerbeltz* : *adoration, offrandes de pain, d'œufs, d'argent, danses...*

Substances hallucinogènes

Du point de vue anthropologique, les *akelarreak* (pluriel en basque) sont des réminiscences de rites païens qui se célébraient clandestinement car non autorisés par les autorités religieuses de l'époque. Les différentes voies d'administrations de substances hallucinogènes n'étaient pas très connues. Lorsque la quantité administrée approchait la dose létale, elle devenait très dangereuse par voie orale. C'est pour cela que ces substances étaient appliquée sous forme d'onguent, par voie vaginale ou rectale. Ces deux dernières administrations ont pu être à l'origine de légendes sur le caractère sexuel de ces réunions de sorcières ou de l'usage de chaudron pour la préparation de potions. Théorie fausse ou qui diffère de la vérité (abordée même par les étudiants en pharmacie), qui dit que c'est de ces pratiques de substances hallucinogènes appliquées aux muqueuses du vagin, avec une sorte de petit pinceau, que doit venir l'origine de la représentation, aujourd'hui très répandue, des sorcières avec un bâton entre les jambes. Un bâton... ou bien, certainement : un balai.

D'un autre côté, beaucoup de crapauds sont vénéneux par contact et sa peau est également hallucinogène. C'est pour cela aussi que les crapauds font partie de l'imagerie associée au monde de la sorcellerie. Quelque chose de semblable se retrouve au sujet des champignons vénéneux, comme l'*Amanita muscaria*, plus connue sous le nom d'« *amanite tue-mouches* », associée dans les contes pour enfants au lieu où vivent les génies. Ainsi la culture populaire et internationale de représenter les sorcières avec un balai entre les jambes aurait pour base et origine logique le Pays basque.

Les *Basajaunak*, génies protecteurs agricoles et pastoraux, mi-hommes mi-ours, sont peut-être à l'origine de la tradition européenne de l'ours en peluche, animal totémique protecteur des nourrissons. Les « *Mairiak* » ou « *Jentilak* », des géants païens, sont considérés comme étant les bâtisseurs des mégalithes, dolmens et cromlechs du Pays Basque. Ces sépultures sont nommées *jentil-baratza* « jardin des gentils », ou *jentil-arria* « pierre des gentils ».

Jentilak



← *Jentil, être mythologique basque qui disparut, selon la légende, avec l'avènement du Christ (Kixmi) et de qui survécut Olentzero et Basajaun*

Jentilak (au pluriel basque), parfois traduit en français par les Gentils (chez les Hébreux anciens ce terme désignait les non-juifs, les païens, et par extension dans l'antiquité romaine les barbares, les étrangers) sont des personnages de la mythologie basque qui, pense-t-on, représentaient le peuple basque pré-chrétien. Comme les géants de la mythologie grecque, ils disposent d'une force surhumaine et ont la mauvaise habitude de lancer de gros rochers sur leurs ennemis.

Ces géants et leur déesse Mari auraient disparu avec l'arrivée du christianisme.

Une légende raconte leur extinction. Ils virent un jour une étrange lueur dans le ciel. Ils ne connaissaient pas cette lumière et allèrent chercher le plus ancien et le plus sage d'entre eux. Lorsque les yeux fatigués de celui-ci analysèrent le phénomène, il leur dit : « *cette lumière annonce l'arrivée de Kixmi (Christ), c'est la fin de la race basque* ». Tous les jentilak se mirent à courir vers un gouffre pour se cacher au fond de la terre. La présence de légendes identiques sur le fond, dans les Pyrénées centrales, est un des témoignages de l'extension ancienne de la culture basque. Une autre version raconte que l'un d'eux se « sauva » en se convertissant au christianisme. Il est devenu *Olentzero* qui, comme le Père Noël, distribue des cadeaux aux enfants pour Noël.

Couvade

La couvade désigne une coutume, d'abord observée dans le Pays basque médiéval, où un futur père, peu avant l'accouchement de sa femme, se met au lit, imite la grossesse et se plaint des douleurs de l'enfantement, tandis qu'on lui accorde le traitement des femmes en travail.

On connaît la couvade basque : la femme accouche, le mari se couche, geint et se contorsionne ; les compères et les commères du voisinage viennent gravement le complimenter de son heureuse délivrance. Cette curieuse coutume, que Strabon avait déjà signalée chez les Ibères, s'est conservée jusqu'à nos jours. Ou s'était imaginé qu'il n'y avait que les Basques, assez amis de la farce, pour donner à leurs amis et connaissances le spectacle d'une scène aussi grotesque.

Mais quand les Européens découvrirent l'Amérique, ils s'aperçurent que leurs coreligionnaires de la Biscaye et de la Guipozcoa n'étaient pas les seuls à jouer la couvade. *"Aussitôt que chez les Apiponnes, écrit un missionnaire, la femme a mis au monde un enfant, on voit le mari se mettre au lit : on l'entoure de soins, il jeûne pendant un certain temps, vous jureriez que c'est lui qui vient d'accoucher." – "Chez d'autres indigènes, écrit un voyageur, le mari se met tout nu dans son hamac ; il est soigné par les femmes du voisinage, tandis que la mère du nouveau-né prépare la cuisine, sans que personne s'occupe d'elle."*

Cet usage a été observé un peu partout : en Europe, en Afrique, en Asie, dans le vieux et dans le nouveau monde ; dans le présent et dans le passé. Marco-Polo le trouvait dans le Yunan, au XIII^e siècle. Apollonius qui vivait deux siècles avant notre ère, raconte que *"les femmes du Pont-Euxin mettent au monde leurs enfants avec la participation des hommes, qui se couchent, poussent des cris perçants, s'enveloppent la tête, se font préparer des bains et nourrir délicatement par leurs femmes."* – *"Les Cypriens, dit Plutarque, se mettent au lit et imitent les contorsions de la femme en couches."* Les Athéniens célébraient le 2 du mois *gorpeius* (septembre), une fête en l'honneur d'Ariadne ; pendant le sacrifice *"un jeune homme, couché dans un lit, imitait les mouvements et les cris d'une femme en travail."* (Plut. Thésée XVIII). On pourrait multiplier les citations, mais celles-ci suffisent pour établir que cette coutume a été assez générale sur toute la terre. De même, dans la mythologie romaine, Jupiter se mit au lit, poussa des gémissements et jura qu'il avait porté dans sa cuisse le petit Bacchus que sa mère venait de mettre aux cieux. Jupiter n'était pas à son premier accouchement, déjà il avait enfanté Minerve.

La couvade des Basques n'était qu'un amusant sujet de plaisanteries, tant qu'on la crut une particularité de ce peuple si original ; mais le fait de la retrouver chez des peuples si divers et jusque dans l'Olympe, mérite considération. L'homme, le plus cruel et le plus grotesque des animaux, travestit parfois les phénomènes sociaux les plus considérables en des cérémonies les plus ridicules. **La couvade est une des supercheries qu'employa l'homme pour déposséder la femme de ses biens et de son rang.** La parturition proclamait le droit supérieur de la femme dans la famille : l'homme parodia l'enfantement pour se convaincre qu'il était bien le faiseur de l'enfant. Ainsi, la famille patriarcale fit son entrée dans le monde escortée par la discorde, le crime et la farce dégradante.